

# «L'Occident» et les Arabes, ou l'histoire d'une controverse

Par Ahmed Cheniki

**L'Arabe est un éternel barbare. Le regard porté sur les Arabes reste travaillé par une histoire trop controversée et marquée par le discours religieux latent ou explicite. On se souvient de la fameuse «croisade» de Bush, des déclarations de Berlusconi ou de certains hommes politiques et journalistes européens et américains. Certes, le propos reste à nuancer malgré les graves glissements sémantiques investissant le langage politique et idéologique occidental.**

L'Occident n'est pas une totalité hermétique, mais un ensemble, certes peu cohérent, encore caractérisé par les stigmates d'une idéologie judéo-chrétienne profondément ancrée dans l'imaginaire de l'Europe. Le conflit israélo-palestinien, la situation en Irak, les attaques continues contre les pays arabes et l'islamophobie ambiante caractérisent ce discours «occidental» trop marqué par des comportements arrogants, des situations intenable de conflit et un discours paternaliste et foncièrement européocentriste.

Les thèses de Huntington ou de Bernard Lewis, d'ailleurs sérieusement combattues par le Palestinien Edward Said, privilégient l'idée de «conflit des civilisations» et confortent un discours colonial trop empreint par un «Occident-centrisme» qui considère que toute réforme, tout comportement et toute attitude devraient être façonnés par l'Occident qui fonctionne comme un véritable empire, certes traversé par de nombreux conflits d'intérêts. Les dossiers arabes sont tous pris en charge par les Américains comme si les Arabes étaient congénitalement incapables de gérer leurs affaires.

Mais il est vrai également que les pouvoirs arabes en conflit avec leurs sociétés contribuent grandement à la reproduction de ce discours parce qu'ils estiment que leur maintien dépend exclusivement du bon vouloir des puissances occidentales. Ils n'ont pas tort. Tous parlent aujourd'hui à l'unisson de «démocratie» alors que les mêmes oligarchies gouvernent toujours.

Il eut fallu de fortes pressions américaines qui ont tout à fait raison de défendre leurs intérêts pour que les cheikhs du pétrole et les autres se mettent, pour satisfaire les demandes occidentales, à pérorer le discours démocratique. Tout se fait dans les pays arabes en fonction des attentes de l'Occident. Les foules arabes dépourvues de citoyenneté et de parole autonome constituent, aux yeux des pouvoirs en place, une quantité négligeable. Leurs voix ne pèsent pas lourd devant les pratiques répressives. On veut mettre en application les idées de Fukuyama sur ce qu'il appelle la «fin de l'histoire» en tentant de généraliser la démocratie et les pratiques néolibérales. Ainsi, le centre et la périphérie, pour reprendre Samir Amin, sont en quelque sorte institutionnalisés.

Le discours «occidental» sur les Arabes a une histoire qui remonte loin dans le passé des relations conflictuelles entre ces deux mondes. Les uns et les autres, Occident et Orient, ont intériorisé des attitudes agressives et des comportements antithétiques et antagoniques. La colonisation a encore aggravé sérieusement les choses, elle a profondément conforté et renforcé le

discours négateur des Arabes. D'ailleurs, ce regard dévalorisant et péjorant traverse de nombreuses contrées idéologiques. Même Marx, lui-même, a produit dans ses textes une image trop européocentriste, analysant, à l'aune des grilles «occidentales», une société algérienne trop en porte-à-faux avec ses schémas préétablis.

Aujourd'hui, avec l'occupation de l'Irak, les crises en Libye et en Syrie, l'arrogance et la pauvreté du discours médiatique «occidental», la composante de la «coalition», trop marquée, les attaques continues contre les Palestiniens, le soutien trop agressif à Israël, les choses deviennent plus tragiques. Les morts quotidiens en Palestine et en Irak ne semblent pas émouvoir un Occident vécu comme centre et espace de décision, de contrainte et de répression. Il suffit qu'un seul Occidental soit assassiné pour que le monde, trop occidentalisé et instrumenté, se mobilise. L'Arabe n'a pas de singularité, comme celui que tue Meursault de Camus, parce qu'il

est tout simplement un Arabe (la majuscule lui sied à merveille). D'ailleurs, les Arabes sont devenus des suspects et de potentiels candidats au meurtre. Il n'est plus facile d'être un Arabe dans le monde d'aujourd'hui, subissant la suspicion de l'Occident et la répression des régimes en place. Une analyse du discours employé dans l'ouvrage du chef des inspecteurs de l'ONU, Irak, les armes

introuvables, donne à voir ce regard de l'Arabe considéré comme quelque peu dérangé, peu digne de confiance.

De nombreuses productions littéraires et cinématographiques façonnent cette image. La thèse d'Edward Said sur l'œuvre de Joseph Conrad apporte énormément d'informations. D'ailleurs, ce qui conforte plus cette idée d'un «Occident» trop anti-Arabe, c'est l'absence de condamnation sérieuse d'Israël à l'ONU, alors qu'on s'est empressé de sanctionner le Soudan, la Libye, l'Irak... Combien de résolutions n'ont pas été appliquées par les Israéliens ? Les

**Mais il est vrai également que les pouvoirs arabes en conflit avec leurs sociétés contribuent grandement à la reproduction de ce discours parce qu'ils estiment que leur maintien dépend exclusivement du bon vouloir des puissances occidentales. Ils n'ont pas tort. Tous parlent aujourd'hui, à l'unisson, de «démocratie» alors que les mêmes oligarchies gouvernent toujours.**

comme un singe, sont symptomatiques de pratiques latentes et d'attitudes marquées par une histoire bégayante et une mémoire trop portée par les stigmates d'une image défavorable, en éveil, même si elle est mise en sourdine. Frantz Fanon et Aimé Césaire ont bien expliqué ces attitudes (*Peau noire, masques blancs* et *Les damnés de la terre* de Frantz Fanon ; *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire). Les images de Saddam et de ses fils exposés dans un état lamentable dans des télévisions occidentales qui condamnent vite ce type de pratiques, s'il s'était agi d'images

d'Occidentaux, la diabolisation perpétuelle des Arabes (Kaddafi, Assad, Béchir...) et des Africains (Gbagbo) participent de ce discours négationniste, même si, théoriquement, des textes condamnant ce type de comportements existent. On se souvient des déclarations du secrétaire d'Etat américain à la défense, Ronald Rumsfeld, quand les Irakiens ont montré des photographies de soldats américains agressant des civils. Les conventions et les textes législatifs obéissent à une grande manipulation, d'ailleurs légalisée. Usage atrophié des conventions internationales. Les scènes de torture en Irak, l'assassinat de Kaddafi, d'ailleurs ordinaires, ont, une fois révélées au grand public, semblé émouvoir les grands de ce monde qui savaient ce qui se passait dans ce pays où la condition humaine n'est pas respectée. Ainsi, Frantz Fanon, dans son livre *L'an V de la révolution algérienne* a bien décrit ce type de situations : «Le peuple européen qui torture est un peuple déchu, traître à son histoire. Le peuple sous-développé qui torture assure sa nature, fait son travail de peuple sous-développé. Le peuple sous-développé est obligé, s'il ne veut pas être moralement condamné par les "nations occidentales", de pratiquer le fair-play, tandis que son adversaire s'aventure la conscience en paix dans la découverte illimitée de nouveaux moyens de terreur. Le peuple sous-développé doit à la fois prouver par la puissance de son combat son aptitude à se constituer en nation et par la pureté de chacun de ses gestes qu'il est jusque dans les moindres détails le peuple le plus transparent, le plus maître de soi.»

Mais il faut s'entendre sur une chose, malgré certains traits constants et invariables, l'Occident n'est pas une totalité, il est traversé par des courants divers, comme d'ailleurs l'Orient. C'est ce regard totalisant et intégriste qui rend presque impossible toute relation normale entre les deux univers. Ainsi, tout conflit, tout problème est accentué parce que marqué par des contingences historiques, sociologiques et religieuses. Ainsi, de l'autre côté de l'«Occident», dans les sociétés arabes, l'image d'un «Occident» unique, se caractérisant par des traits négatifs, est fallacieuse et participe d'un discours idéologique intégriste cherchant à perpétuer l'idée d'un «choc des cultures» et des «civilisations», rejoignant ainsi les anathèmes de Huntington et de Lewis. Les deux extrêmes se rejoignent. Même le «savoir» est instrumenté favorisant le regard du centre et dévalorisant les lieux de l'altérité. L'autre est vécu comme étrange, étranger et barbare. C'est ainsi que l'ethnologie et l'anthropologie qui restent toujours suspectes, puisque apparues à l'aune de la colonisation et de la prétendue supériorité occidentale, favorisaient cette réalité, ayant surtout accompagné la colonisation et les jeux obscurs de l'empire. Le discours ethnocentriste est souvent inté-

riorisé par les élites et les universitaires arabes qui le reproduisent dans leurs travaux, en évitant de l'interroger tout en reprenant ses grilles et ses jugements, reproduisant, souvent de manière inconsciente, une sorte de racisme ambiant et latent. Les références exclusivement occidentales et l'usage de grilles, probablement opératoires dans les sociétés d'origine, peuvent être inefficaces dans l'analyse des sociétés arabes. Ainsi, se retrouve-t-on prisonnier d'un regard qui dévalorise nos propres sociétés.

Nous assistons depuis la colonisation à une grande opération d'occidentalisation négatrice de toutes les valeurs des autres cultures et qui s'accroît tragiquement aujourd'hui, surtout avec la disparition de l'Union soviétique.

La question de l'altérité est au centre de tout le débat culturel dans les pays anciennement colonisés. C'est à travers l'Autre qu'on façonne notre manière de faire et de construire les différents espaces de représentation. Nous avons, à

travers la colonisation française et les relations entretenues avec le Machrek, trop fasciné par la culture européenne et l'imitation servile de leurs formes de représentation, assimilé les valeurs occidentales. Ainsi, la question de l'emprunt traverse-t-elle tous les débats sur la culture et la société nationale. Abdellah Laroui explique dans son ouvrage *L'idéologie arabe contemporaine*, que les Arabes pensent toujours leur histoire et leur vécu en fonction de l'Occident.

Toute tentative de remise en question de la culture occidentale passe par le chemin de l'Occident auquel on emprunte les schémas conceptuels. Dans les moments de crise, on ressort le sempiternel discours de l'«invasion étrangère» sans interroger ou avoir les capacités de lire les réalités historiques faites de rencontres et d'emprunts continus. Ce syntagme, utilisé par tous les pouvoirs en place dans les pays anciennement colonisés, surtout dans des situations de crise, manière de rejeter tout apport scientifique, suggère l'existence d'une culture de musée, une impossibilité de prendre réellement en charge le présent. Penser le moi, c'est penser l'Autre, le rendre présent dans toutes nos activités, nos représentations.

L'Occident parcourt le discours culturel qui prétend rejeter ce qu'on appelle communément la parole de l'Autre. La colonisation, évacuant toute possibilité d'expression nationale, fut à l'origine de la redécouverte de la représentation culturelle de l'Occident et de l'altérité. Si, au début, les autochtones rejetèrent la culture de l'Autre, quelques décennies après, sous la pression de la colonisation et des contacts avec les lettrés du Machrek trop séduits par les formes culturelles européennes légitimant ainsi cette appropriation des formes culturelles françaises, ils furent obligés de l'admettre. Ainsi, l'Occident et l'Orient se regardent comme des chiens de faïence, se fabriquant une vision intégriste tentant de façonner l'Autre à son image.

A. C.